

Guillaume Corbeil, Hector Vigo, Olivia Tapiero

Marie-Michèle Giguère

Numéro 139, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62417ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, M.-M. (2010). Compte rendu de [Guillaume Corbeil, Hector Vigo, Olivia Tapiero]. *Lettres québécoises*, (139), 26–27.

☆☆☆ 1/2

Guillaume Corbeil, *Pleurer comme dans les films*,
Montréal, Leméac, 2009, 152 p., 18,95 \$.

L'enfance en noir et blanc

Chroniques douces amères d'une enfance fantasque, ce premier roman de Guillaume Corbeil évoque les princesses endormies comme les ogres terrifiants.

C'est un garçon que sa mère ne destine à rien d'autre qu'à une carrière de grand écrivain. Les numéros de *La grande revue des grands écrivains*, qu'elle achète chaque semaine, font d'ailleurs office de livres de chevet



GUILLAUME CORBEIL

Guillaume Corbeil

Pleurer comme
dans les films

LEMÉAC

dans la chambre de son fils qui, bon joueur, s'efforce de réaliser le rêve de sa mère devenu sien, imitant les faits et gestes de son voisin d'en haut, Émile Ajar, retranscrivant des romans, se pliant aux jeux de sa mère qui tente de reproduire en leur vie les péripéties et anecdotes de celles des grands auteurs dont ils s'abreuvent.

Pleurer comme dans les films, c'est aussi l'histoire de l'indéfectible affection de ce garçon pour « la petite Jade », sa cousine aveugle pour qui le monde est « une courtepoinde de détails et de textures » et qui rêve de tours de magie. Pour elle, il maquille la réalité et invente des châteaux imaginaires, loin d'un père qui ne jure que par son métier de conducteur de grues et qui refuse de l'envoyer à l'école.

Un autobus scolaire, des jeux dans la baignoire, du bouillon de poulet pour les jours de maladie et des globes souvenirs avec immeubles miniatures et neige : tout dans ce roman a un parfum d'enfance. Pourtant, l'enfance n'a pas ici la saveur sucrée des dessins animés de Walt Disney, mais bien l'arrière-goût des contes de Perrault ou d'Anderson, où le loup l'emporte sur le Petit Chaperon rouge, où la petite sirène ne connaît pas l'amour auprès de son prince et se transforme en écume de mer. Ici, les enfants sont perméables aux névroses des adultes. Ils découvrent que les monstres existent, même si l'on serait porté à croire qu'ils ont disparu en même temps que les haricots magiques [et] les

miroirs qui disent qui est la plus belle ». Ils découvrent qu'Émile Ajar, le voisin, leur dissimule quelque chose. Ils connaissent l'existence de la petite amie que leur père essayait de leur cacher. Et quelque chose se brise en eux.

Belle et cruelle réflexion sur ce que l'on est et ce que l'on cherche à construire, sur les faux-semblants, les subterfuges et les histoires trafiquées, on ment dans ce récit un peu comme le font les petits, sans trop de préméditation, mais avec un sens aiguisé du drame. Et en des mots parfois naïfs, parfois graves, toujours bien tournés, on nous raconte comment naissent et meurent les illusions qui nourrissent la candeur.

« Les histoires, on ne les raconte pas pour soi, sinon on n'aurait qu'à se dire le titre et il ne nous resterait plus qu'à rire si c'est une histoire drôle, ou à pleurer si c'est une histoire triste », explique un jour le petit aspirant écrivain. Et cette histoire-ci, douce et impitoyable, on saura gré que quelqu'un l'ait écrite, car elle nous aura offert un petit pincement au cœur.

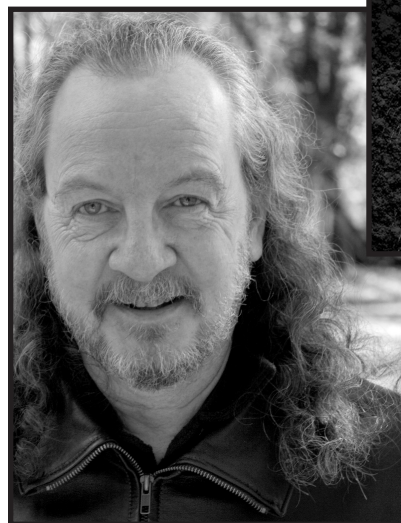
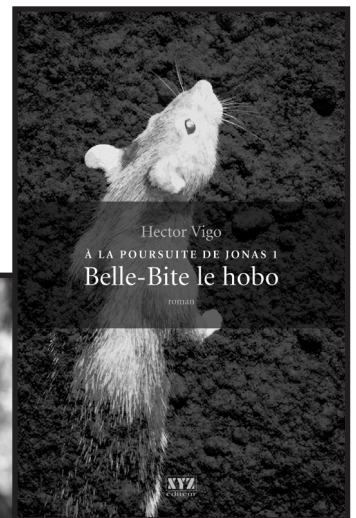
☆☆☆

Hector Vigo, *Belle-Bite le hobo, À la poursuite de Jonas 1*,
Montréal, Les Éditions XYZ, 2010, 220 p., 23 \$.

Des rats et des hommes

Une mendiante quinquagénaire à l'esprit lubrique, un borgne étourdi de vengeance, un chef de brigade épris de violence après avoir vu l'horreur : *Belle-Bite le hobo* explore les bas-fonds de la ville et des sentiments humains.

Dans une ville de Québec fantasque et glauque, l'administration municipale lutte avec difficulté contre les rats qui terrorisent les citoyens. Les hommes de la brigade spécialement formée pour les décimer meurent au combat dans les égouts et les caves de la Basse-Ville



HECTOR VIGO

sous les morsures répugnantes des rats. C'est le sort qu'aurait aussi pu connaître Jonas, vagabond barbu, solitaire et avantagement pourvu, si Bernie, le Roi des rats, n'avait pas consenti à lui laisser la vie sauve.

S'ensuit une extravagante succession de péripéties, elles-mêmes portées par des prémisses singulières : Jonas est en vie dans les égouts, entretenu par les rats selon les ordres de leur souverain qui le maintient captif en son royaume malodorant ; poursuivi par une mendicante défraîchie qui rêve de son sexe, aperçu alors qu'il se vidait la vessie sur un mur de briques délabrées ; pourchassé par un ennemi borgne et revanchard dans des égouts pris d'assaut par la brigade qui cherche à récupérer les corps de ses membres morts au combat.

Cette aventure brune et violente se construit autour de personnages rapidement campés du côté des bons ou des méchants, qui laisseront toutefois entrevoir, au fil des galeries d'égouts et des meurtres, des nuances d'humanité. Et si ce drame habilement grotesque se joue en une unité de lieu et de temps, il partage aussi avec les tragédies grecques quelque fierté sanguinaire, exposant à vif les élans humains qui survivent quand tout s'écroule autour.

RÉFÉRENCES BIGARRÉES

Malgré la violence, malgré les desseins qui se jouent en de dramatiques circonstances, on découvre ce roman avec un plaisir souvent ludique. L'objet littéraire est

certaines surprenant. Comme dans une histoire pour enfants, rats et hommes sauront s'allier pour une cause commune malgré leur ancestrale haine mutuelle. Comme dans les livres érotiques, l'auteur fera preuve d'un large et distrayant vocabulaire pour dire crûment et avec un sourire en coin le naturel du corps humain. Et comme dans les romans d'aventures ou les téléseries à intrigues, on laissera un pan de l'intrigue en suspens pour en retrouver une autre avec le sens dramatique qui s'impose.

Si ce surprenant récit réussit à capter l'attention, c'est qu'il est porté par une maîtrise des rouages du genre et que l'auteur joue des conventions avec un plaisir, comme si Daniel Pennac avait délaissé Belleville pour les « intestins de la ville » de Québec. Par exemple, un second narrateur vient souvent commenter le premier — « Se pourrait-il que l'appétit de violence embellisse et que la gentillesse enlaidisse? frissonne à son tour le narrateur. »

De prime abord, on aurait pu éprouver pour cette étrange proposition romanesque une réserve certaine, un peu à l'image de ce qu'inspirent les rats qui peuplent ce récit, mais l'amalgame est assez habilement construit pour que l'on accepte de se laisser porter par cette insolite saga.



Olivia Tapiero, *Les murs*, Montréal, VLB éditeur, 2009, 160 p., 24,95 \$.

Un monstre sous la peau

Troublant huis clos dans la tête d'une adolescente, ce roman, qui a valu à son auteure le prix Robert-Cliche, dépeint avec une précision clinique les pensées d'une jeune fille suicidaire.

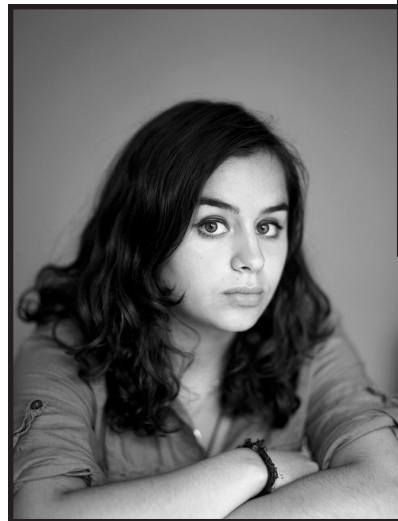
Des cicatrices sur tout le corps, un « tempérament suicidaire », mais aussi une lucidité à glacer le sang, l'anti-héroïne des *Murs*, premier roman d'Olivia Tapiero, une étudiante en littérature âgée de vingt ans, a décidé d'en finir. On la découvre dans un hôpital qu'elle ne quittera que pour en gagner un autre, mais les murs dont il est ici question ne sont pas ceux qui l'entourent en ces lieux froids et stériles, mais bien ceux qu'elle construit entre elle et les autres, entre elle et la vie.

Des somnifères ingurgités par dizaines. Puis le réveil, la déception. Aucune trace d'une envie de vivre, même ténue, ou d'un appel à l'aide refoulé chez la narratrice. L'humanité en elle la rebute à un point tel qu'elle lui a donné le nom de Monstre : « J'ai défini tout le naturel en moi comme étant monstrueux ; le rire, l'affect, l'irrationnel ; il est la part humaine de ma personne. » La rage adolescente et ses envolées frondeuses côtoient ici une surprenante sagacité en un ensemble obsessif : « C'est absolument délicieux, j'ai affaibli mon cœur, l'organe le plus important, l'organe poétique, métaphorique, il pompe faiblement, il est plus calme, plus silencieux, comme si je lui avais injecté une faible dose de poison. Ça me rassure, au moins j'ai réussi quelque chose de vrai, de concret, j'ai affecté un organe. »

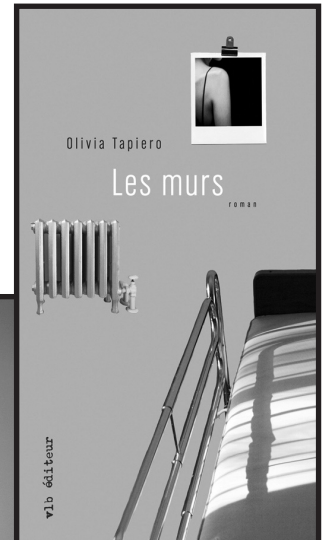
L'ARROGANCE DE SOUHAITER MOURIR

La froideur dans laquelle se complait et s'enferme la patiente aura peu de brèches. Elle lutte, invariablement, contre chaque sursaut de sensibilité à l'égard des autres — patients, parents, médecins. S'en punit même. Et ces autres qui l'entourent sans pouvoir l'atteindre viennent révéler la souffrance de cette vie refusée.

Lucide, elle voit la disparité entre sa condition et celles des autres malades : elle sait que « l'Anorexique » souhaite « vivre en mourant de faim », alors qu'elle maigrit « pour éliminer [sa] vie, pas pour la supporter » ; elle relève le contraste entre son sort et celui de son amie « Cancer », « celle qui se bat pour sa vie et celle qui, avec arrogance, ose souhaiter la mort ». Un tel



OLIVIA TAPIERO



pragmatisme froid dérange. Extrême, sans nuances, il demeure tristement plausible, porté par une écriture à la beauté froide, où les mots troublent sans émouvoir. Une écriture assurément maîtrisée, simple et percutante, qui dissequé ce mal-être sans jamais laisser entrevoir ses origines.

Tout de force que celui de construire un être crédible dans son extrême dégoût de la vie. Toutefois, difficile de se laisser bouleverser par un personnage qui lutte contre chaque parcelle d'humanité en lui. On l'observe plutôt, plein d'un effroi plus intellectuel que physique, se faire saigner avec les ongles quand tous les objets contondants lui ont été retirés, s'empêcher de manger malgré la faim qui la tiraille, refuser l'aide des médecins et des psychologues malgré sa détresse.

Un roman sombre et fascinant qui révèle avant tout une plume qui, ici, grave en nous cette image froide du désespoir.